

SECONDE LETTRE

A UN

REVEREND PERE BENEDICTIN

Où l'on refute sommairement le système de Dom la Tasse & de M. le Rouge, qui attribuent au Démon les miracles opérés par l'intercession du B. Monsieur Paris.

MON REVEREND PERE,

UE me flatte d'avoir détruit dans ma précédente, la liaison intime que l'on a imaginée entre les convulsions & les guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession de M. Paris. Quoique je n'aie pas répondu dans le détail, à tout ce que dit votre confrère pour établir cette union & joindre ces deux choses; je crois cependant avoir satisfait à tout ce qu'il objecte de plus spécieux pour établir sa Thèse; & on trouvera, pour peu qu'on y fasse attention, que ses XIII prétendues preuves se réduisent aux cinq que j'ai exposées dans ma lettre, & auxquelles il ne m'a pas été difficile de répondre.

Je vois cependant quelques personnes qui croient que je n'ai pas satisfait à la preuve qu'il a prétendu tirer de ce que *les convulsions ont un peu allongé le talon* de M. de Bescherand. Mais j'ai apporté assez de raisons pour faire sentir que la prudence demande de laisser là les convulsions de cet Abbé, dont je respecte la piété & le mérite; puisque rien n'est plus obscur que leur origine. C'est le parti sage que les Docteurs ont pris. Ils ont pu prononcer, comme ils ont fait, sur le gros des convulsions, où il y avoit assez de preuves évidentes qu'elles ne pouvoient avoir Dieu pour auteur, sans prononcer en particulier sur celles de M. de Bescherand, qui renfermoient trop d'obscurité, pour qu'on jugeât des autres par celles-là. Votre Confrère se rend donc ridicule de vouloir qu'en rejetant les convulsions, comme font les mêmes Docteurs dans la Consultation, ils rejettent aussi plusieurs guérisons miraculeuses qu'ils défendent, sous prétexte que l'Abbé de Bescherand a eu des convulsions qui lui ont un peu allongé le talon. Car 1. il faudroit prouver que ce changement est surnaturel; or Dom la Tasse voudrait-il s'engager à le faire? Il n'y a pas d'apparence qu'il le tente, & qu'il entreprenne de refuter la Dissertation d'un medecin de son parti, laquelle parut dans le tems, & où ce medecin soutenoit, que le changement arrivé dans l'Abbé de Bescherand, étoit purement naturel. 2. Quand il auroit prouvé que ce changement est surnaturel, il lui resteroit encore à montrer que ce surnaturel ne peut venir de Dieu; * or c'est ce qu'il ne lui seroit pas moins difficile de prouver, puisqu'on ne voit point dans les convulsions de cet Abbé, ces mauvais caractères qu'on

a re-

* Quand je dis que le surnaturel des convulsions de M. de Bescherand auroit pu venir de Dieu, on comprend bien que je ne parle pas de certaines choses choquantes, qui ont pu s'y rencontrer, comme ce qu'on lui reproche d'avoir griné les dents &c. Dom la Tasse convient lui-même, que Dieu a guéri quelquefois des malades aux tombeaux des Saints, sans leur épargner les douleurs, les agitations &c. La même chose auroit pu arriver ici; c'est-à-dire que Dieu agissant sur M. de Bescherand, pour le guérir, celui-ci auroit pu ressentir des agitations, des douleurs &c. sans que cela eut nui au miracle de sa guérison,

A

a remarqués dans le gros des autres, & qui ont porté les Docteurs à les rejeter comme indignes de Dieu. 3. Enfin, quand il seroit vrai que le Démon seroit auteur des convulsions de M. de Bescherand, & qu'ainsi ce seroit cet esprit malin qui lui auroit *allongé le salon*; cela ne seroit rien contre les autres guerisons miraculeuses, où les convulsions n'ont point influé, & qui sont les seules que les Docteurs défendent. C'est un sophisme grossier dans lequel Dom la Tasse tombe perpétuellement dans sa 18 lettre, où il s'efforce de prouver, que si les convulsions ont été la cause physique de quelques guerisons; il faut conclure qu'il n'y a aucune des guerisons miraculeuses obtenues par l'intercession de M. Paris, qui puisse avoir Dieu pour auteur.

Ce sophisme tout grossier qu'il est, est néanmoins le principal argument par lequel votre Confrere ait attaqué les Docteurs, pour les obliger à abandonner & rejeter les miracles, comme ils rejettent les convulsions. Il a beau multiplier le nombre de ses preuves & en compter jusqu'à XIII; cela se réduit toujours à dire, que les miracles sont inseparables des convulsions, & qu'en rejetant celles-ci, on doit pareillement rejeter les autres: & quand on fera l'anatomie de tout ce qu'il dit pour établir cette Thèse, cela se réduira toujours aux cinq moiens que j'ai combattus & entrepris de détruire dans ma lettre.

Si j'y ai réussi, comme je crois que vous en conviendrez; l'argument le plus specieux par lequel on avoit jusqu'ici attaqué les miracles, tombe par terre & ne subsiste plus. Rien de plus aisé après cela, que de battre en ruine le système de Dom la Tasse. C'est ce que j'ai dessein de faire dans cette seconde Lettre: mais comme il me seroit difficile de discuter toutes ses lettres precedentes, où il s'est souvent engagé dans des disputes personnelles, & où il a fait beaucoup de digressions; je crois devoir m'arrêter à quelque ouvrage plus suivi, où la même matiere est traitée, & où l'on soutient le même système. C'est ce que je trouve dans un livre fort étendu, lequel a paru dans le cours de cette année, & qui a pour titre: *Memoires dogmatiques sur les faux miracles du tems*. On attribue cet ouvrage dans le public à M. le Rouge, Docteur de Sorbonne & neveu du fameux Syndic de ce nom. Dès que ce Docteur n'a pas desavoué cet ouvrage sous le nom duquel il a déjà été cité dans des écrits publics; je me crois en droit de le citer pareillement sous son nom, ce qui me sera plus facile que de repeter souvent le titre de ce même Ouvrage.

L'Auteur s'y propose de soutenir le système de votre Confrere, c'est-à-dire, de prouver que c'est le Diable qui fait des miracles par l'intercession de M. Paris; & il emploie pour cela les mêmes raisonnemens & les mêmes preuves que Dom la Tasse. Le Docteur ne veut pourtant pas qu'on croie qu'il ait pillé le Benedictin. Il assure que s'il emploie les mêmes preuves, cela ne vient que de ce qu'ils ont puisé dans les mêmes sources. Il fait bien d'en avertir, car sans cela on ne le devineroit pas.

Cet Ecrivain se propose donc de soutenir *la réalité des miracles diaboliques*, comme il parle pag. 3. & il met pour cela en usage le sacré & le profane, comme a fait Dom la Tasse. Il fait venir aussi l'Antechrist sur les rangs; & si on l'en croit, cet homme de péché ne le cederà gueres au Sauveur du monde, en fait de prodiges & de miracles de guerison. Aussi ne veut-il pas que les miracles opérés par notre Seigneur puissent prouver par eux mêmes la Mission, séparément des Propheties. En un mot rien de si difficile, selon lui, que de discerner entre un vrai & un faux miracle. Il faut pour cela une autorité infallible qui n'appartient qu'à l'Eglise

l'Eglise. Et comme elle rejette, à ce qu'il pretend, les miracles de M. Pâris, il faut de toute necessité les attribuer au Démon.

Voilà en gros le système du Sieur le Rouge, le même, comme vous voiez, qui a été soutenu tout d'abord par Dom la Tasse. Comme j'ai commencé dans ma précédente, à réfuter celle-ci, vous voudrez bien que je continue de le faire, dans celle-ci, où je me propose d'examiner sommairement l'ouvrage du Sieur le Rouge, & de vous dire ce que je pense des preuves dont ce Docteur appuie un système si étrange & si temeraire.

L

Ce qu'il y a de plus pernicieux dans ce système, c'est qu'il ôte aux miracles de notre Sauveur la force qu'ils ont par eux-mêmes. *Jesus-Christ*, dit M. Fleuri après saint Augustin, *n'a pas employé pour persuader, de longs raisonnemens dont peu d'hommes sont susceptibles; mais des miracles qui sont à la portée de tout le monde, propres à attirer l'attention & à fonder l'autorité*. Septième Discours, n. 1. Cela suppose que les miracles prouvoient par eux-mêmes la mission; mais voici le Docteur le Rouge qui conjointement avec votre Confrere, vient réformer nos idées sur ce point. Il emploie une partie de son livre à prouver, *que pour convaincre les Juifs de la mission de Jesus-Christ, ses miracles de guerison tous seuls eussent été insuffisans pour l'établir*. C'est le titre du §. 1. de la Section 3.

On perd en vérité patience, quand on voit cet écrivain s'arrêter à établir sérieusement que *ce divin Sauveur n'eut pu parvenir à prouver aux Juifs par ses seuls miracles, qu'il étoit le Messie prédit par les Prophètes, s'il n'eût fait voir en même tems qu'il en accomplissoit tous les oracles*. p. 306. C'est comme s'il disoit que notre Seigneur n'eut pu persuader les hommes qu'il étoit le Messie prédit, s'il ne l'avoit été, quelques miracles qu'il eut pu faire; comme si un imposteur eut pu faire tous les miracles qu'a fait notre Sauveur. Quelle folie ou plutôt quelle impiété!

Il n'y a pas plus de jugement à citer le témoignage des Pères & des Théologiens, qui pour montrer la vérité de la Religion Chrétienne, ont toujours eu soin de joindre l'accomplissement des Prophéties avec les miracles, & de faire marcher ces deux choses de pair. Est-ce là la question. Qui doute que ces deux choses réunies ensemble, ne forment une démonstration parfaite de la vérité de la Religion Chrétienne? Il s'agit de savoir si ces deux preuves, qui sont une démonstration de la dernière évidence quand elles sont réunies, cessent d'être preuves étant séparées, comme elles pouvoient l'être par rapport à un nombre de Juifs du tems de notre Seigneur, qui pouvoient ignorer les Prophéties qui le regardent, & qui étoient temoins des miracles qu'il faisoit.

M. le Rouge pretendra-t-il que parmi les Juifs, même les plus simples, il n'y en avoit point qui ne fussent instruits des Prophéties qui annonçoient le Messie, & qui marquoient les differens caracteres auxquels on devoit le reconnoître quand il viendrait? Ce seroit vouloir que la lumiere eut été incomparablement plus grande & plus commune dans la Synagogue que dans l'Eglise, où tant de simples fideles ignorent ces Prophéties. Il n'y a pas d'apparence que notre Auteur soutienne une telle pretention. Cependant notre Seigneur avoit en vue de convaincre de la vérité de la Mission ces simples, autant & plus que les autres: *Pauperes evangelizantur*. Mais quel moien de les convaincre s'il falloit avant tout les renvoyer aux Prophéties, que plusieurs apparemment n'avoient jamais lues? Qui ne voit que les miracles étoient un moien bien plus propre & plus à la portée de ces simples pour s'en faire écouter? Et c'est aussi celui qu'il a employé plus communément,

quoiqu'il n'ait pas négligé non plus de faire valoir les anciennes Prophéties en certaines rencontres, comme quand il disputoit avec les Pharisiens, les Sadduccéens & les Docteurs de la loi. C'est que ceux-ci connoissoient les Prophéties & étoient capables de les entendre; mais on ne voit pas qu'il emploïât ce moien lorsqu'il avoit uniquement affaire aux simples. Il se contentoit de faire en leur présence des miracles; ce qui les déterminoit à le croire, lorsqu'il leur disoit qu'il étoit le Messie qu'ils attendoient, & qui venoit pour les faire entrer dans le Royaume de Dieu. Comment donc le Sieur le Rouge peut-il soutenir après vôte Confrere, que les miracles n'étoient pas suffisans sans les Prophéties, pour convaincre les Juifs de la Mission de Jésus-Christ?

I I.

Pour faire sentir toute l'absurdité d'une telle pretention, il n'y a qu'à se transporter au tems de la Predication de notre Seigneur, & lorsque les Prophéties qui regardoient ce divin Sauveur, étoient encore couvertes d'un voile qui n'a été levé que par sa mort & par sa Resurrection. Les Evangelistes ont remarqué que les Apôtres eux-mêmes ne les entendoient pas ces Prophéties; que ce ne fut qu'après la Resurrection du même Sauveur, qu'ils se souvinrent de ce qui avoit été prédit de son entrée triomphante dans Jérusalem, de son zèle à chasser du temple ceux qui le prophanoient &c. Et qu'ils eurent besoin qu'il leur ouvrit l'esprit pour comprendre le sens des Ecritures; que devoit-ce être du reste du peuple Juif?

Il est vrai que les circonstances de sa naissance d'une Vierge & dans la ville de Bethleem, avoient été prédites & s'étoient littéralement accomplies: mais la première circonstance étoit un secret qui n'étoit pas connu. Dieu, selon quelques Peres, l'avoit voulu cacher, afin que le Démon ne le sût pas. Jésus-Christ étoit regardé comme le fils de Joseph: *Putabatur filius Joseph*; & ses parens mêmes n'en jugeoient pas autrement.

Pour ce qui est de la circonstance de sa naissance dans Bethleem, elle étoit si bien oubliée au tems de sa predication, que saint Jean remarque, qu'une des raisons alléguées par les Juifs pour soutenir qu'il n'étoit pas le Messie, c'est qu'il étoit de Galilée, & que l'Ecriture enseigne que le Christ devoit naître à Bethleem. *cap. 7. v. 42.* Quelle preuve pouvoit donc avoir alors le peuple pour s'attacher à Jésus-Christ comme étant le Messie, sinon les miracles qu'il faisoit? Aussi le même Evangeliste observe-t-il, que ce fut ce qui détermina beaucoup de Juifs à croire en lui après ce sermon qu'il fit dans le temple, & où il soutint si hautement qu'il étoit l'envoïé de Dieu, c'est-à-dire le Christ: *De turba multi crediderunt in eum, & dicebant, Christus cum venerit, numquid plura signa faciet quàm quæ hic facit?* *cap. 7. v. 31.* Comment ose-t-on soutenir encore après cela, que les miracles de Jésus-Christ ne prouvoient pas seuls & independamment des Prophéties, qu'il étoit le Messie?

Le Sieur le Rouge repondra-t-il ici, comme il fait quelque fois, que ces miracles mêmes étoient prédits. Qui en doute? Mais il s'agit de savoir, si c'étoit cette predication même qui déterminoit le peuple à regarder ces miracles comme véritables; en sorte que sans cette circonstance, ce peuple ne les auroit pas regardés comme tels? Comment cet écrivain s'y prendroit-il pour prouver une prétention si bizarre? Pourroit-il même montrer que ce peuple fut instruit de ces Prophéties qui spécifioient le caractère des différens miracles que devoit operer le Messie? Les paroles de saint Jean ne font point naître une telle idée; & il est visible que ces Juifs qui se convertirent au discours de notre Seigneur, savoient seulement en

general, que le Christ devoit faire des miracles, parce qu'un Prophète doit établir sa mission par ce moyen, comme avoient fait les anciens. Mais il n'y a aucune apparence que ces mêmes Juifs fussent instruits de ce qui étoit prédit touchant la nature des miracles réservés au Christ, & qui devoient le faire connoître. Il suffisoit à ce peuple de voir un homme extraordinaire qui opéroit toutes sortes de prodiges en genre de guérison. Ce peuple jugeoit avec raison, que Dieu ne permettroit pas à un imposteur de faire de si grands miracles; & il concluoit de-là, qu'il falloit s'attacher à Jésus de Nazareth, qui faisoit ces sortes de miracles, croire ce qu'il disoit; & par conséquent le reconnoître comme le Messie, puisqu'il se donnoit pour tel.

De là vient que dans les maledictions qu'il a prononcées contre plusieurs villes qui ne s'étoient pas converties à sa predication; il ne leur reproche pas de n'avoir pas cru en lui, nonobstant les Prophéties si claires qui l'annonçoient; mais d'avoir refusé de se convertir malgré les miracles qu'il avoit faits, & qui auroient été suffisans pour convertir la ville de Sodome, qu'on ne dira pas avoir été instruite des Prophéties touchant le Messie: *Si in Sodomis facta fuissent virtutes quæ facta sunt in te, forte mansissent usque in hanc diem.* Matth. 11. v. 23.

I I I.

Quelle réponse, pensez-vous, Mon Reverend Père, que fasse à cela le Sieur le Rouge? C'est, dit-il, pag. 341, que ce n'étoit pas tant leur incredulité (des villes dont il s'agit) que leur impenitence, qui leur a attiré les justes reproches de Jésus-Christ; & la raison qu'en donne ce Docteur, c'est que notre Seigneur n'avoit pas toujours en vue d'établir sa mission par ses predications; il se contentoit le plus souvent, d'exhorter à la penitence, comme quand il disoit: *Le Royaume des Cieux est proche, faites penitence, & croiez à l'Evangile.* La penitence, conclut le Sieur le Rouge après avoir cité ces paroles, *devoit donc preceder la foi dans le Messie, comme une disposition nécessaire pour y arriver, & Jésus-Christ ne leur reproche autre chose que de n'être pas entrés dans cette sainte disposition à la vue de ses miracles & de ses predications.* Quoi, vous rectifierez vous sur cela, notre Seigneur aura exhorté à croire à l'Evangile sans se donner pour le Messie? Les miracles qu'il faisoit auroient été suffisans pour porter ceux qui les voyoient à faire penitence, & n'auroient pas suffi pour établir sa mission? Revenez-vous quand on avance de tels paradoxes?

Le Sieur le Rouge le soutient pourtant serieusement. Il avoue pag. 321. que *s'il n'avoit fallu leur prouver autre chose.* (aux Juifs) *sinon que Jésus-Christ étoit un homme juste, un saint, un grand Prophète, le nombre & l'éclat de ses miracles, joint à la sainteté de sa vie, eussent été plus que suffisans.* Mais, dit-il un peu plus bas, *sans le secours des Prophéties, jamais les guérisons miraculeuses toutes seules n'auroient pu les conduire (les Juifs) à le reconnoître pour l'attendu des Nations, pour le Roi d'Israël, & enfin pour le Fils de Dieu.* pag. 322 & 323.

Si M. le Rouge avoit consulté, pour un moment le sens commun, il lui auroit dicté que dès que les miracles que notre Seigneur faisoit, suffisoient pour attester qu'il étoit un Saint & un grand Prophète, ils étoient dès-là suffisans pour persuader tout de même, qu'il étoit le Messie prédit par les Prophètes; car s'il étoit un grand Prophète, il n'étoit pas un imposteur, il falloit le croire quand il se disoit le *Roi d'Israël & le Fils de Dieu.* Ainsi ce qui suffisoit pour établir la qualité de Prophète, suffisoit aussi pour établir celle de Messie. C'est le raisonnement de S. Augustin, qui dit que Jésus-Christ s'étant acquis l'autorité sur les esprits par le

moien de ses miracles, s'est servi de cette autorité pour se faire croire & reconnoître pour ce qu'il étoit : *Miraculis conciliavit auctoritatem, auctoritate imperavit fidem*. De utilitate credendi.

Sans doute que la connoissance des Prophéties y a beaucoup contribué dans l'esprit de ceux qui en étoient instruits; mais ceux qui ne l'étoient pas, ne laissoient pas d'avoir un motif très suffisant de reconnoître notre Sauveur pour le Messie à cause des miracles qu'il faisoit, & par lesquels il autorisoit sa mission. C'est qu'il étoit manifeste qu'il n'y avoit qu'une puissance divine qui put operer de tels miracles. D'où l'on conclusoit avec raison, que Dieu étoit avec celui qui les faisoit, & qu'il falloit le croire pour ce qu'il se disoit être, savoir le Christ & le Fils de Dieu. Ces miracles suffisoient donc pour établir sa mission & sa divinité qui en étoit une suite nécessaire, de l'aveu de M. le Rouge.

J'ai quelque peine de vous rapporter l'objection que fait sur cela ce Docteur, tant elle est peu sentée; c'est que les miracles que notre Seigneur faisoit, ne pouvoient prouver sa Divinité qu'à raison de son temoignage. Or, ajoute-t-il, les Juifs le rejetoient son temoignage, parce qu'il se le rendoit à lui-même: *Tu de te ipso testimonium perhibes*, p. 324. Que dites vous, Mon Reverend Pere, d'une telle objection? Quel est l'écolier qui ne put répondre ici au Sieur le Rouge: Oui, Monsieur le Docteur, les Juifs qui vous ressembloient & qui attribuoient les miracles de notre Seigneur au Démon, comme vous faites ceux de M. Pâris; ces Juifs rejetoient le temoignage qu'il se rendoit à lui-même d'être le Fils de Dieu; mais les Juifs raisonnables, qui voioient bien qu'il n'y avoit que Dieu qui put faire de tels miracles, ne balançoient pas à croire notre Seigneur sur ce qu'il disoit de lui-même, savoir qu'il étoit le Fils de Dieu, & les miracles leur étoient une preuve suffisante qu'il ne les trompoit pas. C'est donc une absurdité manifeste de prétendre que les miracles de notre Seigneur ne suffisoient pas pour établir sa mission, & pour prouver qu'il étoit le Christ, le Fils de Dieu.

I V.

Telles sont les extrémités où se portent les contradicteurs des miracles de M. Pâris. Ils voudroient bien qu'on ne crut pas les faits; mais ne pouvant l'empêcher, ils font ce qu'ils peuvent pour qu'on les attribue au Démon. De-là le gros ouvrage dont le Sieur le Rouge vient de charger le public, en repétant inutilement & d'une manière si ennuyeuse les mêmes preuves déjà alléguées par votre Confrere, pour montrer que le Diable peut operer des guerisons surnaturelles. Ils sentent cependant qu'ils ne viendront pas à bout de persuader les gens raisonnables, que ce soit cet esprit de malice qui a operé toutes les guerisons dont on a donné plusieurs recueils. Peut-on en effet sans une impudence grossiere, comparer les huit guerisons dont M. de Montgeron a démontré la vérité, à celles qui ont été operées dans les temples des faux Dieux, où l'on invoquoit l'esprit impur, ou à celles qui se font quelquefois par des pactes tacites ou exprès avec cet esprit infernal? Dom la Taste & le Docteur le Rouge le croient-ils eux-mêmes sérieusement; & s'ils le croient, peuvent-ils se flatter d'en persuader les personnes sensées? Il n'y a pas d'apparence, & il est visible qu'ils ne prennent le parti de soutenir que les miracles de notre Seigneur ne prouvoient point par eux-mêmes, que parce qu'ils pressentent que malgré tout ce qu'ils peuvent dire, on croira les miracles de M. Pâris; & ils veulent au moins par ce système empêcher qu'on n'en tire des conséquences favorables à l'appel.

Mais comme ils le desient encore de ce dernier système, en voici un autre de l'in-

l'invention du Sieur le Rouge. Selon lui il n'y a point d'autre moien de s'assurer qu'un miracle est vrai ou faux, que de s'en rapporter au jugement de l'Eglise à qui il accorde pour cela une infailibilité pleine & entière.

Il faudroit donc, direz-vous, que Nosseigneurs les Evêques eussent la bonté d'examiner ceux de M. Pâris, pour prononcer à ce sujet un jugement clair qui fixât ce qu'on doit penser sur ces miracles. Le Sieur le Rouge & les semblables le donneront bien de garde de porter Nosseigneurs à faire sur cela aucun examen juridique, parce qu'ils craignent que la vérité des miracles de M. Pâris n'y fut constatée. C'est pourquoi ils détournent tant qu'ils peuvent les Evêques d'entrer dans cet examen juridique. Le Sieur le Rouge leur propose sur cela l'exemple de l'Inquisition de Rome, qui a condamné un Mandement de Monseigneur de Montpellier sur cette matière, & qui a déclaré que les miracles de M. Pâris sont tous faux. Cependant, comme ce Docteur l'avoue lui-même, *avant de les déclarer tels, Rome n'avoit fait aucune démarche pour les examiner; elle ne s'étoit fait administrer aucune preuve de la vérité ou de la supposition des faits miraculeux attribués à M. Pâris; elle n'avoit reçu pour ou contre ni déposition, ni procès verbaux, ni nommé des Commissaires pour en dresser.* pag. 300. Comment donc demanderez-vous, Rome a-t-elle pu prononcer que ces miracles sont faux, puisqu'elle n'a pris aucun soin d'examiner les faits? C'est, répond judicieusement le Sieur le Rouge, que Rome a du penser, que supposé que les faits fussent véritables, c'étoient des miracles diaboliques. Pour prononcer un tel jugement, il n'étoit pas besoin de faire aucun examen; & il propose à Nosseigneurs les Evêques cette conduite à imiter.

Après les absurdités que nous avons vû avancer à ce Docteur, celle-ci n'a rien qui doive nous surprendre; non plus que cette autre, qu'on lit pag. 283, où il soutient que le refus que l'on fait d'examiner ces miracles, est une marque certaine que l'Eglise les méprise.

Voilà donc l'affaire des miracles de M. Pâris que l'Eglise a jugée en dernier ressort par le refus qu'ont fait d'examiner ces miracles ceux de Nosseigneurs les Evêques qui en ont été requis; point d'appel de ce jugement, car l'Eglise est infailible lorsqu'elle prononce sur les miracles, aussi bien que quand elle prononce sur la foi. Le Sieur le Rouge l'assure p. 285, & il ne croit pas qu'il soit permis d'en douter. N'allez pas lui objecter qu'un miracle est un fait. Le Docteur en convient: mais, répond-il, c'est aussi *un fait de savoir si un tel livre renferme une telle proposition, & cette proposition un tel sens; cependant, continue-t-il, l'Eglise décide infailiblement de l'hereticité des textes courts ou longs.* Qu'auriez-vous à répliquer à cela?

Feu M. de Fenelon Archevêque de Cambrai eut recours à ce moien pour persuader aux Théologiens qui avoient lu Jansenius, & qui n'y avoient point trouvé les cinq propositions, qu'ils devoient croire qu'elles y étoient, quoiqu'ils ne les y eussent pas lues. M. le Rouge n'a-t-il pas autant de droit d'employer le même moien pour faire croire à ceux qui ont été témoins des miracles de M. Pâris, qu'ils ont rêvé?

Il y a pourtant une différence entre le Prelat & le Docteur; c'est que le premier en soutenant que l'Eglise est infailible pour décider si des propositions sont dans un livre, convenoit qu'il faut qu'elle l'examine auparavant, & il supposoit (quoiqu'à faux) qu'elle avoit en particulier fait l'examen de celui de Jansenius. Pour M. le Rouge, lui, il soutient qu'elle peut prononcer infailiblement sur des miracles

des sans se faire administrer aucune preuve de la vérité ou de la supposition des faits miraculeux, sans avoir reçu pour ou contre ni dépositions ni procès verbaux, ni nommé des commissaires pour en dresser. Bien plus le seul refus de quelques Evêques qu'on aura sommés de faire cet examen, & qui ne l'auront pas voulu faire, est une marque certaine que l'Eglise méprise ces miracles, & que si les faits sont véritables, ce sont des miracles diaboliques.

V.

Ce seroit perdre le tems que de refuter sérieusement de telles visions : permettez-moi cependant, Mon Reverend Pere, de m'arrêter un moment sur ce que dit le Sieur le Rouge pour prouver que l'Eglise est infaillible pour juger d'un miracle comme pour juger de la foi. C'est dans le fonds une chimere aussi bien que la pretention de M. de Cambrai touchant l'infailibilité que ce Prelat attribuoit de même à l'Eglise pour juger du sens d'un auteur. C'est une maxime constante parmi les Theologiens, qu'encore que l'Eglise soit infaillible pour decider les dogmes; elle ne l'est pas dans les faits nouveaux où il s'agit d'informer, d'entendre des temoins &c. or quand il s'agit de prononcer sur un miracle, il faut faire des informations, entendre des temoins &c. donc l'Eglise n'est pas infaillible dans ces faits non plus que dans les autres *.

Je ne vois pas que le Sieur le Rouge allegue d'autres preuves pour soutenir le contraire, sinon que l'Eglise est infaillible dans la doctrine. C'est ce qu'aucun Catholique ne conteste; mais il ne s'ensuit pas qu'elle le soit dans l'examen des faits nouveaux, tels qu'il en arrive de tems en tems dans l'Eglise.

Lorsqu'il s'élève quelque contestation dans l'Eglise sur un point de doctrine, on ne peut s'assurer de la vérité qu'en recourant à la revelation; & il est nécessaire pour cela de consulter l'Ecriture & la Tradition qui la contiennent. Cet Examen est ordinairement au dessus de la portée du commun des fideles; mais notre Seigneur a pourvu à leur foiblesse en établissant dans son Eglise un Tribunal infaillible; savoir le Concile Général, ou le jugement du corps des Pasteurs, ce qui est équivalent. Lors donc que les simples fideles sont assurés que ce Tribunal a décidé la question en marquant ce qu'il faut croire, il ne leur en faut pas davantage pour fixer leur croiance. Mais il n'en est pas de même par rapport aux faits nouveaux soit que ces faits regardent des personnes, ou des livres ou des miracles, ces faits ne sont point l'objet de la foi des fideles. Ils ne sont obligés de les croire qu'autant qu'ils sont notoires & qu'ils en ont de bonnes preuves; ils abuseroient même de leur raison, s'ils les croioient sans cela. Aussi l'Eglise ne commande point proprement la croiance des faits nouveaux & lorsqu'elle

* M. le Rouge n'ose tout-à-fait soutenir que l'Eglise soit infaillible dans le fait, savoir si tel événement est miraculeux, c'est-à-dire, surnaturel ou non; mais il paroît se retrancher quelquefois à dire, que supposé la verité du fait, elle decide infailliblement par l'Ecriture & par la Tradition, si le surnaturel est divin ou diabolique. S'il ne pretend autre chose quand il dit que l'Eglise est infaillible, lorsqu'elle decide sur un miracle, on ne pense point à contester cette maxime; mais elle ne sert de rien par rapport aux miracles de M. Paris; car ce Docteur ne dira pas apparemment, que l'Eglise après s'être assurée des faits, a jugé par l'Ecriture & par la Tradition, que le surnaturel de ces faits est diabolique. Comment auroit-elle pu prononcer un tel jugement, puisque de son propre aveu, elle n'a fait aucun examen des mêmes faits? Dira-t-il qu'elle n'a pas du faire cet examen, parce qu'il suffisoit de savoir que ces miracles soient faits par un Appelant pour qu'on doive les attribuer au Démon; il paroît assez que c'est la pensée: j'ai cependant de la peine à la lui attribuer jusqu'à ce qu'il parle plus clairement. Qu'il ait donc la bonté de s'expliquer: s'il donne dans un tel excès, je lui donne ma parole qu'il pourra faire de gros livres tant qu'il voudra sans que j'en tienne d'y répondre, parce que je ne dispute point contre des fanatiques.

qu'elle fait quelques reglemens par rapport à ces faits, c'est qu'elle les suppose notoires d'ailleurs.

M. le Rouge ne sauroit prouver par aucun exemple, que l'Eglise ait jamais fait de decision pour obliger de croire des miracles dont on doutoit auparavant. Lorsqu'elle propose à ses enfans de remercier Dieu pour quelqu'un en particulier, elle suppose qu'ils croient d'ailleurs ce miracle sur des faits notoires. Mais si le miracle paroît douteux à un grand nombre de personnes, elle le laisse croire à ceux qui pensent en avoir de bonnes preuves, sans pretendre y obliger les autres; parce qu'elle sait bien que son autorité seule ne seroit pas croire le miracle à ceux qui n'auroient pas d'ailleurs des preuves convaincantes de la verité de l'événement, ou de sa surnaturalité.

A la verité le Concile de Trente enjoint aux Evêques, *Sessio 25.* que dès qu'ils apprendront qu'il se fait de nouveaux miracles dans leurs Diocèses, ils prennent conseil de Theologiens pieux & éclairés, pour faire à ce sujet ce qui sera utile à la Religion & à la pieté. Mais le Concile ne suppose pas pour cela ces Evêques infailibles sur ce point. Il suppose seulement qu'ils apporteront tant de soin & de precaution dans l'examen des nouveaux miracles, que de cet examen il resultera des preuves convaincantes de la verité ou de la fausseté de ces miracles.

De-là vient, que si un Evêque par un intérêt de parti ou quelque engagement particulier, refuse d'examiner les nouveaux miracles qu'on publie dans son Diocèse, ceux qui en sont temoins & qui pensent avoir de bonnes preuves de leur réalité, ne laissent pas de les croire; & ils ne font rien que de conforme à l'esprit de l'Eglise, lorsqu'ils en glorifient le Seigneur & l'en remercient.

C'est donc une pretention insoutenable de vouloir, comme fait le Docteur le Rouge, qu'il n'y ait point d'autre moien de s'assurer de la verité ou de la fausseté des miracles nouveaux, que de s'en rapporter au jugement de l'Eglise, comme si elle avoit jamais employé son autorité pour faire croire des miracles qui n'auroient pas été notoires auparavant.

V I.

Je ne sai au reste si ce Docteur a senti où le menoient les differens principes qu'il établit sur le point dont il s'agit. Trouvez bon, Mon Reverend Pere, que je vous les expose en peu de mots, & que je vous en fasse appercevoir en même tems les consequences inevitables. Le Sieur le Rouge, comme je viens de l'observer, ne donne point d'autre regle aux fideles pour s'assurer si des miracles sont vrais ou faux, que de s'en rapporter au jugement de l'Eglise, qu'il soutient être infailible en cela. Il ne refusa pas apparemment à la Synagogue le privilege qu'il donne à l'Eglise. Il établit même p. 316. qu'encore que la première fut contraire à notre Seigneur Jesus-Christ, elle subsistoit encore avec toutes ses prerogatives. *Jesus-Christ lui-même recommandoit au peuple d'écouter ceux qui la composoient & de leur obéir, tout méchans qu'ils fussent* Ils avoient encore, ajoute-t-il, l'autorité de la chaire avec tous les privileges que Moïse y avoit attachés. Le principal étoit le droit d'enseigner & de pouvoir décider sur toutes les contestations qui s'élevoient parmi le peuple, sur tout en matière de Religion. Sur quoi notre Docteur ne manque pas de citer le fameux passage du Deuteronomie, c. 17. si souvent allégué par les Ultramontains, pour prouver que le grand Prêtre chez les Juifs étoit infailible dans ses jugemens. Il n'y a personne qui ne sente la consequence de ceci; c'est que les miracles de Jesus-Christ étant rejetés par le Souverain Pontife, & même par la

Synagogue, il falloit obéir à ce jugement, parce que selon M. le Rouge, ceux qui la composoient, avoient le pouvoir de decider toutes les questions qui avoient rapport à la Religion (& les miracles y ont certainement rapport) & parce que la loi ordonnoit d'obéir à leur jugement sous peine de mort.

Ce Docteur repondra sans doute, que cette consequence ne suit point de ses principes, parce qu'il a soutenu en même tems, que notre Seigneur avoit une autorité supérieure à celle de la Synagogue, en tant que Messie, & qu'encore que ses miracles ne fussent pas suffisans pour établir sa mission étant seuls, ils faisoient preuve & l'établissoient dès qu'ils étoient joints aux Propheties, auxquelles ce Divin Sauveur renvoioit: *Scrutamini Scripturas quia illa testimonium perhibent de me.*

Voilà certainement ce que le Sieur le Rouge peut dire de plus plausible; mais c'est justement où je l'attends pour lui demander pourquoi donc il prend à partie Monsieur de Montpellier, sur ce que ce Prelat a dit que pour rejeter un miracle, il faudroit montrer que la doctrine de celui qui l'a operé, est évidemment contraire à la parole de Dieu. Notre Docteur pretend que parler ainsi, c'est ne pas vouloir se rapporter à l'autorité de l'Eglise; c'est, dit-il, ramener tout à la voie de discussion, pag. 8. c'est-à-dire, que c'est ramener la voie de l'examen particulier des Protestans. Ainsi quand notre Seigneur pour prouver aux Juifs qu'il étoit le Messie, les renvoioit à l'Ecriture: *Scrutamini Scripturas*, le Sieur le Rouge, s'il avoit été présent, n'auroit pas manqué de répondre, que c'étoit-là établir la voie de discussion impraticable aux simples; & ne pas reconnoître l'autorité de l'Eglise; & quand cet adorable Sauveur en auroit appelé à ses miracles, comme étant plus à la portée des simples, M. le Docteur lui auroit encore répondu, suivant son système, que ces miracles n'étoient pas suffisans pour établir sa mission; que d'ailleurs pour savoir si des miracles viennent de Dieu ou du Demon, il faut s'en rapporter à l'autorité de l'Eglise; & comme la Synagogue conservoit encore alors toute son autorité, & rejettoit ceux de notre Sauveur, M. le Rouge, auroit conclu en raisonnant conséquemment à ses principes, qu'il falloit rejeter de tel miracles. Telle est l'impicté manifeste où conduit son système; n'en rougira-t-il pas? & n'ouvrira-t-il point les yeux sur les excès où le porte sa passion de contredire les miracles du bienheureux Paris?

V I I.

Nous sommes assurément bien éloignés de comparer les miracles de ce Serviteur de Dieu avec ceux de notre Divin Sauveur, * les reproches que fait sur cela

le
 * J'apprends que Dom la Tasse soutient dans sa 19. Lettre (que je n'ai point encore vûe) que les Appellans ont fait cette comparaison, & qu'il s'efforce d'en donner des preuves. J'avoue que j'ai vu dans quelques écrits certaines expressions qui m'ont fait de la peine sur cela; mais l'équité demande qu'on explique favorablement les paroles des Auteurs, quand on a lieu de presumer en bien de leurs pensées. Or il n'y a aucune apparence, que ceux à qui on reproche d'avoir fait cette comparaison, aient voulu réellement la faire. Il est plus vraisemblable que l'indignation dont ils ont été saisis en voyant qu'on attribuoit au Demon les miracles de M. Paris, les aura empêché de s'expliquer avec assez de précision sur cela, & que ce qu'ils ont voulu dire, n'est pas que les miracles de ce Serviteur de Dieu égalent ceux de notre Divin Maître par leur nombre, leur grandeur, leur éclat & leur évidence; mais qu'on les attaque par les mêmes moindres. Or cela n'est que trop vrai, & Dom la Tasse tout le premier imite parfaitement la conduite des Scribes & des Pharisiens. Ceux-ci ne rejetoient les miracles du Sauveur, & ne les attribuoient au Demon, que parce que sa doctrine leur déplaisoit; ce qui les portoit à interpréter malignement sa conduite & à lui attribuer du mepris pour la Synagogue & pour ceux qui étoient assis sur la chaire de Moïse. Tout de même le Pere la Tasse & ses semblables n'attribuent les miracles de M. Paris au Demon, que

le Sieur le Rouge aux Appellans, sont tout-à-fait injustes & mal fondés; mais sans faire de comparaison entre le Maître & le Serviteur, on peut dire avec vérité, que comme il y avoit de grandes tentations dans la Synagogue du tems de notre Seigneur il y en a aussi présentement de très-grandes dans l'Eglise. Il y a beaucoup d'endroits où l'on excommunique les Appellans; où on les prive des Sacremens, même de la Sepulture Ecclésiastique; & on fait le même traitement aux simples fideles qui leur sont attachés, ou qui ne veulent pas les condamner. En un mot on nous traite de Seducteurs. Notre Seigneur, dit saint Augustin, a souffert d'être traité de même pour la consolation de ses Serviteurs à qui on feroit dans la suite la même injure: *Seductōr appellabatur Dominus Jesus Christus ad solatium servorum suorum quando dicuntur seductores*. In Psal. 63. Il n'y a qu'à considerer quelle conduite il a tenu, & ce qu'il a fait pour prouver aux hommes mes qu'il n'étoit pas un seducteur en se donnant pour le Messie.

Il renvoyoit à l'Ecriture les Scribes, les Pharisiens & generalement tous ceux qui étoient capables d'examiner ce livre Divin, pour y voir les différentes qualités que devoit avoir le Messie, & qui se trouvoient réunies en lui: *Scrutamini Scripturas; illa testimonium perhibent de me*. En effet quelque obscurité qu'il y eût dans les Prophéties qui le regardoient, avant qu'il en eut levé le voile par sa mort & par sa résurrection; il étoit pourtant aisé à ceux qui lisoient attentivement les Prophètes, de reconnoître dans Jesus de Nazareth, les différens traits que devoit avoir le Messie; & on pouvoit s'assurer qu'on étoit au tems de sa venue, pourvu qu'on étudiait avec attention la célèbre Prophétie de Jacob & celle de Daniel. Mais il faut convenir de bonne-foi, que si ces Prophètes ont encore aujourd'hui des difficultés qui exercent les Savans, elles en devoient avoir bien davantage pour les simples d'entre les Juifs, sur tout avant la Passion & la Résurrection de Jesus-Christ. Aussi ce Divin Sauveur pour persuader à ces simples qu'il étoit véritablement le Messie, a employé des moiens qui leur étoient bien plus proportionnés, savoir des miracles qu'aucun autre ne faisoit: *Qua nemo alius facit*. Un simple Juif incapable de consulter les Prophéties, mais usant bien d'ailleurs de sa raison, avoit par-là une preuve manifeste que Jesus étoit le Christ, comme il le disoit: il n'y a qu'un homme avec qui Dieu est, pouvoit dire ce simple, qui puisse faire de tels miracles, & Dieu tromperoit lui-même les hommes, s'il permettoit à un imposteur d'en faire de si grands; il est donc avec Jesus de Nazareth; & puisqu'il le donne pour le Messie, il est juste de le regarder comme tel; & nos Prêtres ont tort de le traiter de seducteur. C'est ainsi que notre Sauveur employoit différens moiens proportionnés à la capacité de ceux à qui il prêchoit, pour leur prouver qu'il étoit l'envoyé de Dieu. Il renvoyoit à l'Ecriture ceux qui étoient capables de l'examiner, comme les Scribes & les Pharisiens, afin d'y apprendre qu'il étoit le Messie; & pour ce qui est des simples qui n'étoient pas capables de la même discussion, il faisoit devant eux des miracles qui les assuroient qu'il n'étoit pas un seducteur comme les Pontifes l'en accusoient, mais qu'il étoit ce qu'il se disoit être, *le Christ du Seigneur*. L'application est aisé à faire à ce qui se passe sous nos yeux.

VIII.

que parce que la doctrine des Appellans leur deplaît, ce qui les porte à decrier leur conduite, & à leur attribuer du mépris pour les Chefs de l'Eglise. La comparaison ne tombe donc pas sur les miracles de notre Sauveur & sur ceux de son Serviteur; mais sur la maniere dont on combat ces derniers, & qui est la même qu'emploierent les Scribes & les Pharisiens pour combattre les premiers.

VIII.

Il ne s'agit point encore une fois de comparer les miracles du Bienheureux Pâris avec ceux de notre Sauveur; mais puisqu'on nous traite de séducteurs à son exemple, qui peut trouver mauvais que nous nous défendions par les mêmes moiens qu'il a la bonté de nous fournir? Il renvoyoit, comme on vient de le remarquer, aux Ecritures ceux qui étoient capables de cette discussion. Nous faisons la même chose. Nous ne prétendons pas, comme on nous le reproche, établir la voie de l'examen particulier des Protestans. Leur erreur sur ce point consiste en ce qu'ils donnent droit à chaque particulier d'examiner & d'expliquer les livres saints, sans être obligé de suivre ni le consentement des Peres, ni les décisions de l'Eglise; c'est-à-dire, qu'ils autorisent chaque particulier à expliquer l'Ecriture sans déférence pour la Tradition. Nous sommes bien éloignés, grâces à Dieu, de donner dans de tels excès; nous prêchons au contraire sans cesse la nécessité d'expliquer l'Ecriture par la Tradition, sans cesse nous appellons aux décisions de l'Eglise & aux Peres, pour montrer que nous avons la même doctrine. Ceux qui sont capables de faire cette discussion & qui veulent bien l'entreprendre, n'ont pas de peine à reconnoître que nous avons raison.

Mais il y a beaucoup de simples qui ne sont pas capables de la même discussion, qui pourroient cependant être ébranlés par les scandales, & qui seroient tentés de faire schisme avec les Appellans, en suivant l'exemple pernicieux qu'en donnent en differens endroits des Ecclésiastiques & des Religieux animés d'un même esprit, qui n'est certainement pas celui de Jésus Christ.

Pour empêcher ces simples de tomber dans ce péché, notre Divin Sauveur emploie un moien qui est proportionné à leur état, savoir les miracles qui s'opèrent au tombeau d'un Appellant ou par son intercession.

Si les simples d'entre les Juifs qui n'étoient pas capables d'examiner les Prophéties, avoient une preuve sensible & convaincante que Jésus étoit le Messie, parce qu'ils lui voioient faire des prodiges qu'aucun autre ne faisoit, *qua nemo alius facit*; pour quoi les simples fideles, qui ne sont pas capables d'examiner par l'Ecriture & par la Tradition, qui des Appellans ou de leurs adversaires ont raison; pour quoi, dis-je, ces simples n'auroient-ils pas également une preuve sensible & convaincante, que les Appellans ne sont pas rebelles à l'Eglise, en voiant qu'il se fait au tombeau de l'un d'entre eux des signes & des prodiges qu'aucun autre ne fait: *Qua nemo alius facit*?

IX.

Mais le Démon ne peut-il pas faire de semblables prodiges? C'est la grande objection de votre Contrere & du Sieur le Rouge son adjoint. C'est afin d'établir cette objection qu'ils vont fouiller dans l'antiquité payenne, pour y trouver des prodiges de guérison opérés dans les Temples des fausses divinités. Suive qui voudra ces Ecrivains dans ces routes obscures. Pour moi je n'ai sur cela qu'une chose à répondre. Mettons l'objection dans la bouche d'un Pharisien, ou d'un Docteur de la loi, sachant de séduire un de ces simples Juifs qui avoient cru en notre Seigneur sur ses miracles. Pour peu que ce simple eut fait d'attention aux premiers principes de la Religion, eut-il été embarrassé de répondre à l'objection? Dieu, pouvoit-il dire, s'étant fait connoître à son peuple par les prodiges éclatans qu'ont fait ceux qui nous ont parlé en son nom & de sa part, s'il permet en quelques rencontres au Démon de faire quelque chose de semblable, il faut que la main de l'Ange de tenebres y soit tellement reconnoissable, que les sim-
ples

ples fideles puissent l'y reconnoître. Autrement nos Peres auroient pu douter, si les prodiges que faisoient les Prophètes qui leur parloient de la part de Dieu, ne venoient point du Démon. Aussi quand le Tourpuissant permet à celui-ci d'opérer quelque prodige, il y a des marques sûres pour le reconnoître. Nous ne sommes point ébranlés, par exemple, sur le recit qu'on nous fait des prodiges arrivés dans les temples des faux Dieux; il nous suffit de savoir qu'on y invoque le Démon, pour en conclure qu'il est l'auteur de ces prestiges. Mais pouvez-vous dire avec le moindre pretexte apparent, que Jesus de Nazareth a invoqué le Démon pour opérer les prodiges qu'il fait? Vous êtes réduit à lui reprocher qu'il ne garde pas le Sabbath. Est-ce le violer que de guerir des malades en ce saint jour?

Voilà ce que pouvoit répondre un simple Juif aux Scribes & aux Pharisiens qui attribuoient au Démon les miracles que notre Sauveur operoit. Et M. le Rouge peut voir tout d'un coup dans cette réponse, ce que nous avons à lui dire sur ce qu'il objecte contre les miracles de M. Pâris.

Pour infirmer ces miracles & faire croire qu'ils peuvent venir du Démon, on n'a pas eu honte d'objecter dans certains Mandemens, que le Bienheureux Diacre avoit été deux ans sans faire ses Pâques. Comme si l'Eglise en commandant de communier dans ce saint tems, n'avoit pas laissé au pouvoir des Directeurs de différer la communion à un autre tems, quand ils le jugeroient à propos. L'objection est trop peu sentée, ainsi on n'y insiste moins; on se retranche sur la prétendue désobéissance à l'Eglise; c'est-à-dire, sur le refus de recevoir la Bulle, quoiqu'on ait prouvé mille fois * pour une, que c'est faire injure à cette même Eglise que de lui attribuer un tel décret.

C'est donc à cette Bulle qu'il faut finalement en revenir selon nos adversaires, pour juger si les miracles de M. Pâris sont divins ou diaboliques; mais quand ils le jettent sur ce décret, ils n'ont garde de vouloir qu'on le discute pour le fonds; ils sentent bien leur foible de ce côté-là, & que si jamais on l'examine au flambeau de l'Ecriture & de la Tradition, il ne soutiendra jamais l'éclat de cette

lu-

* Je ne pretends point que la certitude ou plutôt le divin des miracles de M. Pâris depende de cette question, si la Bulle est reçue de l'Eglise. C'est ce que voudroient les adversaires de ces miracles, parce qu'il leur est aisé d'avoir autant de certificats qu'ils voudront de la part des Evêques étrangers & des Sulpiciens en faveur de ce décret. Mais c'est une source de questions & de disputes interminables. 1. Si ces certificats peuvent faire foi en justice, & s'ils sont de nature à pouvoir être publiés dans le Royaume. 2. S'ils sont uniformes en faveur de la Bulle. 3. A quels titres ces Evêques la reçoivent; si c'est comme regle de foi ou de discipline. 4. Si, supposé qu'ils la reçoivent sous l'un ou l'autre titre, ils conviennent de la doctrine qu'il faut prêcher, ou de la discipline qu'il faut pratiquer en consequence de la Bulle. Telles sont les questions qu'il faut examiner pour pouvoir s'assurer si l'Eglise a effectivement reçu ce décret. Il est visible que la discussion de toutes ces questions passent la portée d'un grand nombre de simples. Il leur est bien plus aisé de savoir & de s'informer, si tels & tels malades qui ont été gueris au tombeau d'un Appellant, avoient des maux incurables, & ont été gueris contre les regles de la nature. Dès qu'ils sont assurés du fait, ils en concluent naturellement, que c'est Dieu qui fait ces prodiges; parce que s'il permettoit au Démon de les faire, ce seroit Dieu même qui tromperoit ces simples, en permettant à l'Ange de tenebres de faire des choses que lui seul a coutume de faire aux tombeaux des Saints, & sans donner à ces mêmes simples d'autres moïens pour se preserver de la seduction, qu'une Bulle dont on dispute depuis longtems, & qui a mis l'Eglise & l'état en combustion depuis le moment qu'elle a paru.

Qui ne voit que si les miracles discernent dans les choses douteuses, comme le soutient avec raison M. Pascal; dans la dispute si l'on est rebelle à l'Eglise en rejetant la Bulle, comme le veulent certains acceptans, ou si on ne l'est pas, comme le veulent les Appellans; dès qu'il se fait des miracles aux tombeaux de ceux-ci, & qu'il ne s'en fait point aux tombeaux des autres; ces miracles decident contre les acceptans, & sont une assurance aux plus simples fideles qu'on calomnie les Appellans quand on les accuse d'être rebelles à l'Eglise.

lumière. Les adverversaires des miracles trouvent donc mieux leur compte à se jeter sur la prétendue acceptation, parce qu'ils y trouvent matière à chicane, comme on le voit dans l'ouvrage du Sieur le Rouge. On a tant écrit là dessus que ce seroit fatiguer le public de le faire encore. L'instruction Pastorale de M. le Cardinal de Noailles de l'an 1719 suffit de reste pour détruire cette chimère, & le Mémoire des IV. Evêques de la même année suffit d'un autre côté, pour faire sentir la conformité de la doctrine des propositions condamnées avec l'Ecriture & la Tradition, & pour montrer la nouveauté des opinions contraires que la Bulle favorise. Ainsi bien loin que la doctrine que les Appellans font profession de soutenir, puisse nuire à leurs miracles, elle sert au contraire à les appuyer, comme ces miracles appuient à leur tour cette même doctrine.

X.

Ce n'est pas là faire un cercle vicieux, comme le Sieur le Rouge nous le reproche p. 9. Ce Docteur prétend qu'il faut juger des miracles par la doctrine de ceux qui les opèrent. Les Appellans ne craignent point qu'on examine par cette règle les miracles qu'ils produisent, & dont ils demandent l'examen juridique. Il y a longtems qu'ils ont fait preuve de la conformité de leur doctrine avec celle des SS. Pères, & qui nous est venue par le Canal de la Tradition. Le sçavant mémoire que je viens de citer, le fait toucher au doigt à quiconque veut être de bonne-foi. En un mot cent fois ils ont défilé leurs adverversaires d'articuler aucune erreur rejetée par le corps de l'Eglise, qu'ils ne rejettent avec elle. Dès là donc qu'on n'a point d'autre prétexte d'attribuer les miracles de M. Paris au Démon, que parce qu'on suppose qu'ils sont faits en faveur de l'erreur, comme le veut le Sieur le Rouge; ce prétexte tombe de soi-même comme une calomnie cent fois détruite, & dès qu'il ne subsiste plus, il faut nécessairement reconnoître que les miracles dont il s'agit, ne venant point du Démon, viennent de Dieu. Si cet Etre suprême en est l'auteur, il est donc avec les Appellans pour les favoriser & les consoler par des marques de sa Toute-puissance & de sa bonté, & pour montrer à toute la terre qu'on a tort de les traiter comme on fait. C'est aussi que la doctrine des Appellans confirme les miracles qui s'opèrent parmi eux, & que ces miracles confirment à leur tour cette même doctrine.

Quand M. le Docteur ne sait plus que dire, il se jette sur les convulsions, parce qu'il croit y appercevoir une *union intime* avec les miracles. J'ai suffisamment détruit cette chimère dans ma lettre précédente, sans qu'il soit nécessaire que je m'y arrête dans celle-ci. Le Sieur le Rouge ne manque pas de se prevaloir de la division qui est survenue entre les Appellans au sujet des mêmes convulsions, pour les comparer aux hérétiques, qui se divisoient ordinairement entre eux. Un Appellant qui voudroit user de recrimination, auroit beau champ en rappelant la division réelle qui se trouve entre les acceptans sur plusieurs points de doctrine, par exemple entre les Ultramontains & les acceptans François sur l'autorité du Pape & du Concile; entre les Thomistes qui acceptent & les Molinistes sur la matière de la grâce; entre les attritionnaires & leurs adverversaires pareillement acceptans sur la nécessité de l'amour de Dieu. M. de Sens a beau traiter tout cela d'opinions d'Ecole, il n'empêchera pas que les Theologiens François & les Défenseurs de la grâce efficace & de la nécessité de l'amour n'aient pour eux certainement la révélation. Ainsi leur division sur ces points d'avec les acceptans qui tiennent les opinions contraires, roule réellement sur des dogmes même très importants.

Cette division, quoique très grande & très importante, n'empêche pas que ceux qui

qui sont ainsi divisés, ne soient toujours membres de l'Eglise Catholique, parce qu'il n'est pas nécessaire pour l'être, de penser la même chose sur chaque point de doctrine, & qu'il suffit qu'on soit réuni sur les points qui sont proposés actuellement comme de foi par le corps des Pasteurs. Tout de même le partage qui se trouve entre les Appellans sur les convulsions &c. ne doit pas empêcher non plus qu'on ne regarde ceux-ci comme membres de l'Eglise Catholique, à laquelle ils font profession de vouloir être inviolablement unis, puisqu'ils tiennent avec tous les fidèles tous les points de doctrine qui sont proposés à croire par le consentement des Pasteurs.

X I.

Il ne me reste plus, Mon Reverend Pere, pour achever de vous donner une idée de tout l'ouvrage du Sieur le Rouge, qu'à vous exposer son système sur l'Antechrist & sur la conversion des Juifs. Il suit toujours le vieux préjugé, qui recule celle-ci tout à la fin du monde; & il prétend que c'est un intérêt de parti qui l'a fait avancer p. 378. Si ce Docteur avoit lu le livre des Regles pour l'intelligence de l'Ecriture, auquel les Journalistes de l'revoux n'ont pu refuser leurs éloges; s'il avoit lu, dis je, cet ouvrage, il y auroit vu que ce n'est pas un intérêt de parti, mais l'autorité claire des Ecritures qui oblige de croire que les Juifs se convertiront long-tems avant la fin du monde. On peut bien assurer que M. le Rouge ne sauroit répondre aux preuves que M. Duguet donne de cette vérité dans le livre dont il s'agit. Mais ce qui est moins pardonnable à ce Docteur, c'est de confondre ce sentiment avec les excès où se sont portés quelques fanatiques sur ce point dans ces dernières années. Il cite à ce sujet p. 377. un écrit qui paroît être de quelque disciple de M. Vaillant ou de Fr. Augustin. L'auteur de cet écrit soutient (à ce que prétend M. le Rouge) *que les gentils qui composent l'Eglise, ont tous, ou presque tous apostasié en recevant la Bulle Unigenitus, de sorte que les Juifs par le ministère d'Elie qui va venir, s'il ne l'est déjà, vont nous être substitués.* Je n'ai point cet ouvrage pour voir si M. le Rouge en prend bien le sens, & n'en impose pas à l'auteur. Le fait n'a rien après tout d'incroyable, quand on fait les excès où se sont portés sur cela les Vaillantistes & les Augustinistes, qui ont pris les discours des convulsionnaires pour règle.

Mais ce ne peut-être que par malignité ou par ignorance qu'on veut confondre de tels excès avec ce que M. Duguet a enseigné, soit dans le livre des Regles, où il prouve que les Juifs doivent se convertir long-tems avant la fin du monde; soit dans l'ouvrage intitulé * *Jesus Christ crucifié, tom. 2.* où il parle de ce qui doit, selon lui, occasionner cette conversion. Il faudroit un ouvrage exprès pour distinguer sur ce dernier point ce qui est certain de ce qui n'est que conjecture. Ce n'est pas ici le lieu d'en traiter, & je n'ai pas non plus envie d'entrer en dispute avec M. le Rouge sur l'article de l'Antechrist, sur lequel, il peut debiter tout à son aise ses idées.

Laissons le donc croire, puisqu'il le veut, que l'Antechrist venant, les Juifs séduits par ses discours & par les prodiges, le prendront pour le Messie, p. 374. après quoi *reconnoissant leur meprise, ils se convertiront à la predication d'Elie & d'Henoch*, pag. 377. Apparemment que l'Antechrist dormira pendant que cette conversion s'opérera; car ce n'est qu'après cela que M. le Rouge lui fait exercer cette terrible persécution jointe à cette grande séduction qui doit entraîner toute la terre.

Quoi-

* Cet ouvrage est approuvé par M. Tourneli, confrère du Sieur le Rouge.

Quoiqu'il en soit, si vous êtes curieux de savoir sa demeure, M. le Rouge assure que ce sera à Jérusalem; il y a même bien de l'apparence qu'il y rebâti^{ra} le temple. & qu'il s'y fera adorer comme un Dieu. Comme ce Docteur fait néanmoins douter où il faut, il n'ose assurer positivement s'il rebâti^{ra} le temple; mais du moins est-il sur, ajoute-t-il p. 380, qu'il se rendra maître de Jérusalem sa domination ne sera pas renfermée dans la seule Judée, toute la terre lui sera soumise, pag. 381.

Quelles armes croiez-vous qu'il emploiera pour faire ses conquêtes? Des miracles sans nombre *. Il fera voir les aveugles ouvrir les sourds, marcher les boiteux. Il délivrera les possédés, nettoiera les lepreux, & rendra les mouvemens aux Paralytiques, p. 382. Que n'ajoutoit-il, tandis qu'il y étoit: il ressuscitera les morts; il ne lui en auroit pas coûté davantage de lui faire opérer ce miracle avec les autres.

X I I.

Vous pensez peut-être qu'en même tems que M. le Rouge fait faire à l'Antechrist de si grands miracles, il en reconnoît de plus éclatans dans les deux temoins qui s'opposeront à cet homme de péché; point du tout. Il n'ose à la vérité nier qu'ils n'en doivent faire, parce que l'Ecriture le dit trop clairement; mais il les met le plus qu'il peut au rabais; & il soutient sans détours, pag. 273. que les faux miracles de l'Antechrist auront toujours le dessus sur ceux d'Enoch & d'Elie.

Quel moien donc, direz-vous, aura-t-on alors pour se garantir de la séduction? Ce sera de se bien mettre dans l'esprit le système du Sieur le Rouge, savoir que l'Antechrist fera des miracles de toute espece, Ibid. Et cela par l'opération de Satan. Aussi ce Docteur reproche-t-il sérieusement aux Appellans de préparer la voie à la séduction de l'Antechrist, en ce qu'ils ne reconnoissent pas dans le Diable autant de pouvoir que lui, en fait de miracles.

M. le Rouge admire cependant sur cela la conduite de la providence, qui a permis que ces salutaires vérités, (que le Diable peut faire des miracles) fussent vivement attaquées de nos jours par tout un puissant parti, afin que ses objections & ses difficultés résolues, pussent comme émonsser d'avance tous les traits empoisonnés de l'Antechrist, pag. 278.

C'est donc là une des fins que le Sieur le Rouge s'est proposée dans son ouvrage, d'émonsser d'avance les traits empoisonnés de l'Antechrist. Voilà ce qui s'appelle un homme de prevoiance, faire un livre qui puisse servir à la fin du monde. C'est sans doute aussi pour cette raison que les Journalistes de Trevoux ont entrepris de le

* Il faut convenir de bonne-foi, que le Sieur le Rouge a tiré de plusieurs anciens Peres la plupart des idées qu'il debite ici sur l'Antechrist & sur ses prodiges; mais comme l'a très-bien remarqué M. de Meaux; (Pref. sur l'Apocalypse) Si on vouloit nous donner pour règle tout ce que les Peres ont conjecturé sur l'Antechrist, les uns d'une façon, les autres de l'autre; il faudroit en faire un Démon incarné avec quelques-uns, entre autres saint Hippolyte. (C'est un de ceux sur lesquels le Sieur le Rouge s'appuie le plus) M. Bossuet dans le détail de plusieurs choses peu croiables, que différens Peres ont tenues sur ce sujet; après quoi il ajoute: Il faut savoir distinguer les conjectures des Peres d'avec leurs dogmes, & leurs sentimens particuliers d'avec leur consentement unanime. pag. 40 & 41. Ce Prelat avoit observé plus haut, après Alcazar évant Jésus-Christ, que les Peres ont varié sur tous ces sujets, ou sur la plupart, qu'il n'y a point de Tradition constante sur beaucoup de ces points, ou des Docteurs Catholiques ont prétendu en prévenir. C'est donc à pure perte que le Sieur le Rouge entend d'appuyer ses idées sur l'Antechrist de l'autorité de quelques Anciens. Ce qui paroit de plus certain sur cela, c'est que la dernière séduction consistera dans quelque dogme pervers, comme parle saint Jérôme, lequel dogme paroissant autorisé dans l'Eglise, il sera naturel que la multitude s'y laisse entraîner: Abominatio desolatiois intelligi potest dogma perversum, quod cum viderimus flare in loco sancto, hoc est in Ecclesia, & se ostendere Deum, debemus fugere &c. l. 4. comm. in Matth. c. 24.

le faire connoître au public. Quel plus grand service peut-on rendre au monde, que de marquer si bien les caractères de l'Antechrist, que ceux qui les sauront ne puissent s'y méprendre? Ainsi quand on verra un homme qui se donnera pour le Messie, qui se rendra Maître de Jérusalem; de la Judée, &c. & cela à coups de miracles, quiconque sera instruit du système de M. le Rouge, reconnoitra tout du coup l'Antechrist.

Il est même étonnant que le monde, après avoir été si dûement averti de ses differens caractères, s'y laisse prendre. Mais cela viendra, dit le Docteur, de ce que *ces salutaires vérités* (qu'il enseigne dans son livre sur les miracles du Diable & de l'Antechrist) *seront alors ignorées de la plupart*, pag. 270. Quel malheur pour le genre humain! N'y auroit-t-il point moien de remedier à cet inconvenient? Après la peine que M. le Rouge a prise de faire un livre pour prémunir contre la seduction, il ne devoit pas en rester là; il devoit prier les Journalistes ses bons amis, d'engager leurs Confreres, qui sont dans les differentes parties du monde, à traduire son livre en toutes sortes de langues, afin qu'on put reconnoître par tout l'Antechrist, quand il viendrait. Celui-ci auroit beau *faire ouïr les sourds, nettoier les lepreux & rendre les mouvemens aux paralitiques*, le monde averti qu'il doit faire tout cela, ne manqueroit pas de lui dire, C'est vous même; nous vous connoissons bien. En voilà assez, Mon Reverend Pere, pour vous faire connoître le livre du Sieur le Rouge & le système de votre Confrere, qui lui a fait dire tant de choses absurdes. L'approbation des Journalistes de Trevoux n'empêchera pas apparemment que le monde ne s'en moque. Toutes les personnes impartiales qui le liront, conviendront sans peine que le Sieur le Rouge n'a prouvé que le Diable *peut faire des miracles de toute espece*, que par un tissu de faux raisonnemens de toute espece. J'ai l'honneur d'être &c. Ce 31. Decembre, 1737.

P. S. J'avois fini cette Lettre, Mon Reverend Pere, lorsque j'ai eu connoissance de la XIX Lettre de Dom la Taste. Je n'en ai encore lu que les premières; & quelques pages d'injures; mais j'en ai assez vu, pour me faire prendre la resolution, de ne point entrer en dispute avec un tel Ecrivain: il n'y a point d'honneur à se commettre avec un homme capable de dire des injures si grossières; & qui se difame lui-même en voulant noter d'infamie un nombre d'honnêtes gens: il ne trouvera pas croiance dans son parti, lorsqu'il veut faire passer tous les Appellans, pour des gens *sans foi, sans honneur & sans Religion*. Il ne merite assurément pas qu'on lui reponde; ainsi quoique quelques-uns de mes amis aient été d'avis que j'entreprisse la refutation de la XIX Lettre, je n'en ferai rien.

Peut-être trouverez-vous que dans celle-ci; je l'ai refutée d'avance sur plusieurs points. Il oppose, par exemple, l'acceptation de la Bulle aux miracles de M. Paris. J'ai montré que de faire dependre de cette question la certitude & le divin de ces miracles, c'est vouloir qu'on juge de ce qui est clair par ce qui est obscur.

Je dis obscur, par rapport aux simples fideles; car pour ce qui est des Théologiens & des personnes instruites, il n'est pas obscur pour eux que tous les certificats produits en faveur de la Constitution, ne prouvent point que ce soit un jugement de l'Eglise, en matière de doctrine; puisqu'il ne résulte de tous ces certificats, ni contentement du corps des Pasteurs à proposer en vertu de ce Decret, quelque dogme à croire, ou quelque erreur à rejeter; ou au moins quelque pratique de discipline à observer; ce qui seroit cependant necessaire, pour qu'on put dire, que c'est un jugement de l'Eglise sur la foi ou sur la discipline.

Comment vouloir que les simples fideles jugent des miracles de M. Pa-

rispar cette acception, puisque c'est précisément ce qui fait le point de la contestation? Dieu ne tromperoit-il pas lui-même ces simples, si au milieu de cette contestation il permettoit au Démon de faire des guérisons miraculeuses, dans un des partis qui disputent, sans en faire lui-même de plus grands, ou au moins de semblables dans l'autre parti.

Dom la Tasse n'oseroit nier le surnaturel de plusieurs guérisons, c'est pourquoi il prend le parti de recourir au Démon; mais il n'a eu que deux moïens pour appuyer cette horrible prétention: le premier, c'est la prétendue inséparabilité des miracles & des convulsions; le second, c'est que ces miracles le sont, selon lui, en confirmation de l'erreur: il seroit inutile de parler davantage du premier moïen, ma première Lettre roulant toute entière sur ce sujet.

À la vérité, quelques Convulsionnistes entre les mains de qui cette Lettre est tombée, n'en ont pas été contents: mais ce ne sont que quelques particuliers: les autres plus raisonnables, sentent bien qu'on a eu tort de joindre les convulsions aux miracles. Je ne sache pas même, que les premiers aient fait d'autre objection contre ma Lettre, sinon qu'il y avoit XIII preuves dans Dom la Tasse, & que je n'en ai rapporté que cinq: mais j'ai déjà répondu, que je me suis borné à en discuter cinq, parce qu'il m'a paru que toutes les autres y revenoient: ce ne fut jamais ma pensée de vous envoyer une refutation suivie de la Lettre de votre Confreze; ce qui n'auroit abouti qu'à vous fatiguer: j'ai fait comme font tous ceux qui veulent refuter un écrit en gros. On s'attache au principal en laissant le reste; parce que le plus fort d'un ouvrage étant renversé, le tout tombe de soi même. Que ces Messieurs, ou Dom la Tasse lui-même en fassent l'essai? Et on verra si je n'ai pas répondu d'avance à ce qu'ils pourront dire, pour faire valoir les prétendues preuves dont je n'ai point parlé. En tout cas il ne me seroit pas difficile d'y satisfaire dans une autre Lettre; mais je ne voudrois pas l'entreprendre sans une grande nécessité, parce que le public est las d'écrits sur cette matière: & qu'il paroît qu'on s'ennuie aussi des ouvrages sur les miracles, sur tout s'ils sont longs & diffus. C'est pourquoi voulant vous faire sentir, combien il est aisé, en rejetant les convulsions, de défendre ces mêmes miracles; & ayant choisi à ce dessein l'ouvrage du Sieur le Rouge, où l'on trouve le système de Dom la Tasse; j'en ai entrepris une refutation succincte à peu près comme on feroit dans un Journal; afin que si cette seconde Lettre devient publique, comme la première, on ne soit point rebuté par sa longueur, comme on l'est, par la prolixité d'un nombre d'écrits sur cette matière.

J'en userois de même s'il me falloit entreprendre la refutation de la XIX Lettre de Dom la Tasse. Sans m'engager à le suivre pied à pied, & à le refuter dans le détail, je montrerois succinctement, qu'il ne prouve nullement le second moïen qu'il emploie pour attribuer au Démon les miracles de M. Paris; savoir qu'ils le sont en confirmation de l'erreur, c'est à-dire de l'appel.

Pour établir ce second moïen, il faudroit montrer que nous avons appelé pour maintenir ou pour défendre quelque erreur contraire à la foi, comme firent les Pélagiens au cinquième siècle; & les Luthériens au seizième: mais comment Dom la Tasse s'y prendroit-il pour le prouver? Voudroit-il s'engager à soutenir que c'est une erreur de défendre la nécessité, soit de l'amour de Dieu pour bien faire chaque action, soit d'une grace efficace pour produire cet amour, & les autres points que nous soutenons contre les partisans de la morale relâchée? C'est pour conserver & maintenir cette doctrine attaquée par ceux-ci, que nous avons appelé au futur Concile: les miracles de M. Paris favorisent cet appel. Si c'est le Démon qui les fait,

fait, voilà donc le Diable qui fait des miracles en faveur de la grace efficace & de l'amour de Dieu: quelle extravagance!

Dom la Tasse le sent bien, c'est pourquoi, n'osant attaquer les Appellans sur le fonds de la doctrine, qui est l'objet & le motif de leur appel; il cherche à donner le change, en se jetant sur d'autres questions qui partagent les Appellans entre eux; telle qu'est la question des figures de l'Ecriture Sainte. Il faut qu'il prenne ses Lecteurs pour des dupes, de s'imaginer qu'il leur fera ainsi prendre le change; comme si on avoit appelé au futur Concile pour des figures.

Il a d'autant plus de tort de se jeter sur cette question étrangère à l'appel, qu'il est obligé de convenir qu'il y a un nombre d'Appellans qui soutiennent sur cela la vérité: au moins je ne vois pas qu'il reproche aucune erreur sur cet article à ceux qu'il nomme *figuristes mitigés*. Il appelle ainsi ceux qui sont profession de s'en tenir au livre des Regles de M. Duguet: ouvrage qui a eu une approbation qu'on peut dire générale, n'ayant été attaqué que par quelques particuliers dont les écrits n'ont eu rien moins que l'estime du public.

Qu'on donne un peu plus ou un peu moins d'étendue à ces regles, cela ne fera jamais qu'on soit Hérétique ou Fanatique: chaque Pêrre & chaque Théologien aiant toujours en la liberté d'abonder sur cela en son sens: & il ne seroit pas juste de faire un procès à un Auteur, parce qu'il iroit peut-être plus loin qu'on ne le fait dans ce livre, ou qu'il n'approuveroit pas quelqu'une de ces Regles en particulier.

On ne nie pas que parmi les Appellans il s'est trouvé des particuliers qui ont donné sur ce point dans differens excès. Les uns ont outré les figures jusqu'à en trouver dans les convulsions; ce qui a enfanté le fanatisme: d'autres donnant dans une extremité opposée, ont rejeté la doctrine que les Pères ont enseignée sur cet article: mais grâces à Dieu, ces excès ne sont pas suivis par le plus grand nombre des Appellans: la plus saine partie d'entre eux est réunie aux Docteurs Consultans pour rejeter ces différentes erreurs. C'est donc mal-à-propos que votre Confrere cherche querelle sur cela au corps des Appellans; & qu'il veut les rendre responsables des injures que se sont dites reciproquement des Ecrivains particuliers, qui ont donné dans l'un ou dans l'autre excès; comme si on devoit prendre au pied de la Lettre, tout ce qu'ils ont avancé dans la chaleur de la dispute, les uns contre les autres, & contre ceux qui tiennent sur cela le juste milieu. C'est la pretention absurde de votre Confrere; & c'est de tout ce qui s'est dit d'offensant de part & d'autre dans cette dispute qu'il conclut, qu'il n'est point d'Appellans pour qui le Chrétien puisse avoir de l'estime, & que l'honnête homme ne doive desister. n. 147. p. 1136.

Je ne veux pas salir ma Lettre des autres injures qu'il nous dit, tant elles sont horribles; je me contente d'observer que quand tous les Appellans auroient tort & se tromperoient sur le point dont il s'agit, on n'en pourroit rien conclure contre l'appel & les miracles; puisque nous n'avons pas appelé pour des figures, & que nous ne disons pas que les miracles soient faits pour prouver quelque système sur ce sujet.

Ce que prouvent ces miracles; c'est qu'on peut-être Saint & Appellant tout à la fois; & qu'ainsi on a tort de traiter en excommuniés, ceux qui ont appelé au futur Concile, comme si c'étoient des hommes séparés de l'Eglise. Dom la Tasse le voudroit faire croire, & je vois par les sommaires, qu'une partie de sa Lettre roule là dessus; mais on a déjà tant écrit sur ce sujet, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il

dise rien de nouveau, & qui ne se trouve déjà réfuté en differens ouvrages & en particulier dans la seconde Lettre de Monseigneur d'Auxerre à M. de Souffons, aujourd'hui Archevêque de Sens.

Pour contester aux Appellans le titre de Catholique, je vois que votre Confrere s'autorise de ce qu'on leur refuse la communion en differens endroits; c'est-à-dire, qu'il s'appuie sur ce qui fait sa condamnation à lui, & à tous ses semblables; étant certain qu'on ne refuse en certains endroits la communion aux mêmes Appellans, que par des entreprises schismatiques, contraires à toutes les loix Ecclesiastiques & civiles; & que les juges ne manqueraient pas de punir severement, si on ne leur loit quelquefois les mains. Dom la Tasle n'a-t-il pas bonne grace de reprocher à ses adversaires le crime de schisme, dont il n'y a que lui & ses semblables qui soient coupables? Cela est si vrai, qu'un des motifs qui a porté le Parlement à flétrir sa Lettre, c'est qu'il y souffle & inspire ce schisme, quel autorité Royale est tout occupée à reprimer.

Les plus simples sont presentement en état de voir, que ce n'est pas de la part des Appellans, mais de la part de leurs ennemis que vient ce schisme. Les premiers sont hautement profession de ne vouloir jamais se separer de l'Eglise, de vivre & de mourir dans la communion de tous les Pasteurs, & dans celle du Pape en particulier: on ne sauroit leur attribuer aucune erreur condamnée par cette même Eglise, qu'ils ne rejettent avec elle. Malgré des déclarations si précises & si formelles, on s'obstine à les traiter en Hérétiques & en Schismatiques: c'est au milieu de telles circonstances, que Dieu opère des guerisons miraculeuses, par l'intercession de l'un d'eux mort en odeur de Sainteté. Quel est le simple qui ne soit en état de conclure de là, qu'on a tort de les traiter comme des rebelles à l'Eglise. Il n'y a qu'à écouter cette voix qui annonce aux plus prevenus qu'il n'est pas permis de se separer des Appellans, lesquels déclarent d'ailleurs en toute rencontre, qu'ils sont prêts à se soumettre à tout ce que décidera l'Eglise sur les points contestés. Ainsi au lieu de dire avec Dom la Tasle & ses semblables, les miracles de M. Pâris sont diaboliques, parce qu'ils sont faits en confirmation du schisme; il faut dire au contraire, les miracles de M. Pâris, sont Divins, parce qu'ils sont faits pour empêcher le schisme, & pour seconder les pieuses intentions du Roi, à qui ce schisme déplait: donc on ne peut les attribuer au Démon sans blasphème.

Je ne doute pas que ce ne soit une grande affliction pour vous & pour la plupart des Religieux de votre Congregation, de voir un des Supérieurs Majeurs de cette même Congregation, se rendre notoirement coupable de ce blasphème, & faire si peu d'honneur à son illustre corps, que sans une consideration particuliere il auroit été recherché par la justice, comme un Diffamateur public; mais je sais aussi que votre affliction est toute Chrétienne, & que vous vous bornez à prier pour la conversion de votre Confrere. Je m'unis à vous dans le même dessein: c'est toute la reponse qu'il aura de moi pour les injures grossieres qu'il dit aux Appellans en général, & que je m'attends qu'il me dira en particulier. S'il a si peu épargné tant de personnes de mérite & de tout rang, que ne me dira-t-il point à moi qui ne suis rien en comparaison: mais je le lui pardonne d'avance, & je ne m'en vangerai qu'en priant le Seigneur pour lui. J'ai l'honneur d'être.

V O T R E &c.

